

Long glissement vers l'amour

Renaud Longchamps, *Decimations 3 : Ataraxie*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1996, 60 p., 10 \$.

Jean Charlebois, *De moins en moins l'amour de plus en plus*, avec des dessins de Céline Elce Barrette, Montréal/Vénissieux, l'Hexagone/Paroles d'aube, 1996, 176 p., 16,95 \$.

François Charron, *Le passé ne dure que cinq secondes*, Montréal, Les Herbes rouges, 1996, 126 p., 12,95 \$.

Michael Delisle, *Long glissement*, Montréal, Leméac, collection « Poésie », 1996, 120 p., 14,95 \$.

Hugues Corriveau

Numéro 85, printemps 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39067ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Corriveau, H. (1997). Compte rendu de [Long glissement vers l'amour / Renaud Longchamps, *Decimations 3 : Ataraxie*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1996, 60 p., 10 \$. / Jean Charlebois, *De moins en moins l'amour de plus en plus*, avec des dessins de Céline Elce Barrette, Montréal/Vénissieux, l'Hexagone/Paroles d'aube, 1996, 176 p., 16,95 \$. / François Charron, *Le passé ne dure que cinq secondes*, Montréal, Les Herbes rouges, 1996, 126 p., 12,95 \$. / Michael Delisle, *Long glissement*, Montréal, Leméac, collection « Poésie », 1996, 120 p., 14,95 \$.] *Lettres québécoises*, (85), 31–32.

Renaud Longchamps, *Décimations 3 : Ataraxie*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1996, 60 p., 10 \$.

Jean Charlebois, *De moins en moins l'amour de plus en plus*, avec des dessins de Céline Elce Barrette, Montréal/Vénissieux, l'Hexagone/Paroles d'aube, 1996, 176 p., 16,95 \$.

François Charron, *Le passé ne dure que cinq secondes*, Montréal, Les Herbes rouges, 1996, 126 p., 12,95 \$.

Michael Delisle, *Long glissement*, Montréal, Leméac, collection « Poésie », 1996, 120 p., 14,95 \$.

Long glissement vers l'amour

Apprendre le calme pour accéder à cette conscience d'être,
à cette juste seconde qui dévoile la vérité.

POÉSIE
Hugues Corriveau

JE NOMMERAI RÉALITÉ / la parole inférieure du cœur » (« Échapper à la parole / Échapper à l'infini », p. 7). Voilà un grand recueil que cette *Décimation 3 : Ataraxie* que vient de signer Renaud Longchamps. Toujours envahi par ses anges noirs, le poète tient ici des propos plus résignés devant la fatalité de l'existence. Non pas réconciliation, mais faillite de l'âme plus près de la tristesse, de la langueur, d'un consentement fragile à la poursuite, à la quête, à la radiation. Lui qui, dans ses derniers recueils, avait maille à partir avec les sources les plus lointaines de la création, qui ira même chercher chez des « maîtres » hypothétiques une certaine forme d'explication à la barbarie, à la prédation, à la fatalité de l'attraction sexuelle, bref à tous les travers humains, trouve ici une voix plus apaisée qui semble renouveler le contrat d'existence que le poète a signé avec ses terreurs et ses angoisses. Puisque « le vent [il] entraîne / à l'atroce procès du vivant » (« Tout ce vent », p. 33), le poète regarde, étonné, la vitalité relative des êtres :

L'oiseau résume le poids de l'aile

*Il meurt en vol
sans rien comprendre à l'atmosphère*

*Pourtant
l'oiseau connaît la composition de l'air
et la putréfaction de l'instant*

(« Le troisième ciel », p. 18)

Ce témoignage incisif devant l'ineptie insondable de l'acte de vivre révèle l'aléatoire aventure de l'animé :

De nouveau la mort avance

Elle épuise le temps et les vivants

*De nouveau je suis seul
et je marche dans le sens de la matière
propre à la guerre*

(« La saison naissante », p. 16)

Pourquoi dis-je qu'il y a ici apaisement ? C'est pour souligner la

lenteur de cette poésie, son battement oraculaire : « Dans [sa] fuite / [il] regarde sous le cœur / le feu central de l'origine » (« Seul je partageais », p. 38). Voilà bien une sobre manière de rallier tous les temps, de se mettre en demeure de savoir le jour premier de la peine, de l'affliction. Boucle fractale qui du recueil au poème se fractionne, cet éternel recommencement lui fait dire que « le cri de l'enfant / prolonge le cri / de celui qui disparaît » (« Fonction de Mandelbrot 1 », p. 45). Seul espoir, « l'énergie de la pensée / et du cœur / suffira / peut-être / à contrer à la fois / le flou et le froid » (« Né de l'étoile », p. 51). Bien mince consolation, direz-vous, mais quand il s'agit de poésie, quand cette façon de se réconcilier mène à de si grands poèmes, à une si radicale affirmation de l'existence qui, de gré ou de force, s'acharne, il y a de quoi se réjouir que la poésie soit également porteuse de vie. Renaud Longchamps écrit des textes ni roses ni tendres, mais d'une sorte qui me plaît, qui va creuser la vérité inéluctable d'une parole à jamais insoumise. Beau recueil qui mériterait une attention privilégiée de la part de tous ceux et de toutes celles qui veulent trouver dans le poème une force supérieure, car « cela permet à la passion d'avancer » (« Fonction de Mandelbrot 2 », p. 50).

L'amour à mort

Entre l'amour et la lucidité, la poésie se cherche une place, clame ou déclame, fait parole comme on fait le guet. En lice pour le prix du Gouverneur général du Canada pour ce recueil bien particulier, Jean Charlebois continue sa quête de Don Quichotte, toujours tendre, toujours un peu étonné devant l'évidence de la vie. Il y a quelque chose ici d'un surréalisme heureux, avec tous ces jeux de mots à l'avenant, cet humour tintinnabulant sur les sons et les homophones, comme si *L'inconnue nue* de Gilles Hénault était passée tout près de ces caresses que sont parfois les poèmes de Charlebois. Le tremblement de vivre y est audible, comme le cœur, comme le sang déplacé :

*un grand grand manque d'air dans les voiles des présages
des bouffées de chaleur dans leurs accoutrements d'angoisse
et une seule voyelle franche chantonnée
en plein centre de la tête par la petite voix rouge rose
en pantoufles
qui sert de confidente, les jours de déchirement
ou d'âme basse
et qui sécrète de l'accalmie dans les canalisations de sang*

Renaud Longchamps

Décimations 3 :
ATARAXIE



Renaud
Longchamps

où le rêve, parfois, oublie, en plein jour, de remballer
ses étoiles

(« Uhlement », p. 32)

Cette délicatesse ne se dément jamais tout au long de ce recueil murmuré et joyeux. Il faut donner la chance à ces échos de défaire le bruit intérieur, la catastrophe ambiante des sons et des cris, il faut se rendre disponible à ce déplacement d'âme que la tendresse appelle. Le poète nous propose ce chemin de traverse qui nous mène à nous-mêmes :

*et je te laisse voir l'enfant dans l'homme en tous ses lieux
qui tremble dans son coin, à vif dans sa mémoire animée
de battements
et je te laisse même entrer par la fenêtre condamnée
qui s'inonde de lumière*

(« Mouvançe », p. 21)

De moins **en moins** l'amour de plus **en plus** contient ici une substance fragile, une qualité d'écriture dont l'étonnant humour, la profondeur et l'exactitude mènent droit à l'essentiel.

L'évidence des choses

Charron est un voyeur, Charron est un penseur : ces deux composantes suffisent chez lui à faire tout un poète. Charron développe de plus en plus cette manière d'aborder la réalité avec une douceur infinie, non pas qu'il la craigne, mais plutôt parce qu'il craint, lui, d'en déranger l'ordonnement. Cela donne une parole fine, délicate même, qui dit, qui fait confiance, près de la sentence, de plus en plus proche d'un Gilles Cyr, mais en plus prolixe, jusqu'au luxe si on y pense. Carnets d'un flâneur solitaire aussi, parfois amoureux, les derniers recueils de Charron convoquent l'étonnement devant l'évidence ou le caché des choses.

*L'irrésistible m'a donné à boire le chant du désarroi,
à reconnaître la technique du père,
à embrasser la beauté du diable,
à laisser les choses être exactement ce qu'elles sont.*

(« La perte de mon âme », p. 18)

Or, la vérité est tout autre. La réalité s'échappe ici par tous les bouts dans des textes qu'on lit lentement, à très, mais très petites doses, de façon « zen », pourrait-on dire, parce que, de recueil en recueil, on a peur que Charron ne se répète, parce que de poème en poème, on craint que déjà il ne se redise. On ne voudrait pas que, chez lui, ce qui était si étonnant, si fulgurant, devienne procédé. Pourtant, comment faire autrement quand on essaie avec autant d'acharnement d'assumer un style, de remettre encore et toujours devant soi la prononciation franche, le proverbe, la moto, le diktat, l'imprécation, la formule en somme, comme forme poétique, comme parole intrinsèque ? *Le passé ne dure que cinq secondes* n'y échappe pas. Ainsi, « dans le tiroir de [ses] croyances désertes » (p. 59), trouve-t-on ces affirmations irréductibles à quoi que ce soit : « Il est inexact de supposer que la personne / est supérieure à un soir très rose » (p. 52). Bien que la poésie de Charron ait pris souvent une tournure réaliste, elle ne s'empêche pas de frayer souvent avec un surréalisme tranquille, avec une sorte d'« hyper-poétique » qui rend tout cela admirable, parfois même (et pourquoi pas ?) parnassien. C'est ciselé, écrit avec une perfection formelle très grande, avec l'efficacité redoutable de qui sait ce qu'il fait, ce qu'il dit et comment il le dit. C'est fini. Remarquablement achevé. En lice pour le Prix de la Ville de Montréal avec ce recueil, Charron aurait

certainement mérité d'en recevoir la récompense, parce que son travail est justement de ceux qui transcendent ce qui autour se fait, parce que la signature est en train d'imposer une manière, un style, une image qui est entre toutes reconnaissable. Il atteint ici une sorte de perfection formelle, de paix dans l'écriture qui, malgré les heures de terrible désarroi que nous vivons, semble portée par une espèce de calme suranné, oriental, aérien :

*Dépourvu de toute appréhension
l'insouciance du matin évoque pour moi
la lenteur vertigineuse d'une très haute montagne.*
(« La brièveté du mystère », p. 49)

Cette pensée apaisante touche vraiment à la plénitude. Une telle volonté d'atteindre cette brièveté de la pensée fulgure. Voici un grand poète. Si « un individu se laisse enfermer la nuit / au fond d'un livre » (p. 33), c'est pour accéder à cette paix intérieure que le poème promet dans toute son illusion.

« Je tombe dans ma tête »

« Sait-on seulement si nos poèmes seront entendus ? » demande Michael Delisle, marquant ainsi une inquiétude toujours renouvelée dès lors qu'on accède au désir de la poésie et du langage. L'implacable solitude n'est en rien ici une image fragile, mais plutôt la frontière d'une angoisse « glissée », sorte de précipice ouvert au-devant de chaque mot. Dans ce recueil, Michael Delisle ne renonce jamais à une certaine sécheresse, à une exclusion si systématique de toute émotion que l'objet-recueil que nous tenons en main, dans sa froideur immédiate, pourrait rebuter. Or, par une certaine magie de l'exigeant travail de cet auteur, nous parvenons à saisir l'impénétrable du monde qui est ici traduit. Par la force même de l'opacité implicite de ces vers, nous accédons indéniablement à la matière ferme, à une tension troublante que la solitude humaine ravage :

*Dans une vie, l'épreuve est une posture de la traversée.
Elle documente. Pour jalonner le regard arrière. Pour
pousser dans le dos et fermer les portes derrière soi.*

(« Long glissement vers la lune », p. 54) François Charron

Or, comment traduire ce réduit où chaque être vivant se tient à l'abri des précipices, à la frontière des mutismes habités ? « Une minute de silence. / C'est la peur de nommer des noms » (« Fontanelles », p. 28). Terrible solitude, irrémédiable damnation : « J'ai le choix de perdre. J'ai le choix de donner. / Ça bouleverse ma vie / à mon seul désir » (« Fontanelles », p. 18). De 1988 à 1994, nous accompagnons le poète à travers ce dédale, le long des lisses parois que forment les huit parties de ce recueil. Y a-t-il tantôt une femme aimée, y a-t-il encore ailleurs la mère, la si belle et présente, que la mort hante, hante toujours, sous-jacente inquiétude fondamentale ? À peine découvre-t-on parfois des lumières et des fruits, quelques serments pour le plaisir... mais dans l'ensemble le noir le plus noir préside à la destinée des textes : « on accepte son destin, résigné » (« Long glissement vers la lune », p. 53), dit quelque part le poète, « je m'êmeus. Je cherche la paix. Entre l'héroïsme des vraies choses et l'humilité du livre. Je suis là comme une lettre pure. » (« Onze », p. 65) Cette sagesse, le poète en fait son credo, ténu, immobile à côté de l'inquiétude.



Jean Charlebois



François Charron



Michael Delisle